

GÉRARD CHALIAND

Le savoir de la peau

mémoires



l'Archipel

DU MÊME AUTEUR

ESSAIS

- Des guérillas au reflux de l'Occident*, Passés composés, 2020.
Terrorisme et Politique, CNRS Éditions, 2017.
Pourquoi perd-on la guerre? Un nouvel art occidental, Odile Jacob, 2016.
La Question kurde à l'heure de Daech, avec Sophie Mousset, Seuil, 2015.
Une histoire mondiale de la guerre, Odile Jacob, 2014.
Vers un nouvel ordre du monde, avec Michel Jan, Seuil, 2013.
L'Impasse afghane, L'Aube, 2011.
Géopolitique des empires, avec Jean-Pierre Rageau, Arthaud, 2010.
Guérillas. Du Viêtnam à l'Irak, Hachette Littératures/Pluriel, 2008.
Le Nouvel Art de la guerre, L'Archipel, 2008.
Les Guerres irrégulières, Folio Actuel, 2008.
L'Amérique en guerre. Irak-Afghanistan, Éditions du Rocher, 2007.
Le Guide du voyageur autour du monde, avec Sophie Mousset, Odile Jacob, 2006.
Voyage dans quarante ans de guérillas, Lignes de repères, 2006.
Guerres et Civilisations. De l'Assyrie à l'époque contemporaine, Odile Jacob, 2005.
Histoire du terrorisme de l'Antiquité à Al-Qaïda, avec Arnaud Blin (dir.), Bayard, 2004; *Histoire du terrorisme de l'Antiquité à nos jours*, Fayard, 2015; *Histoire du terrorisme, de l'Antiquité à Daech*, Pluriel, 2016.
America is back. Les nouveaux césars du Pentagone, avec Arnaud Blin, Bayard, 2003.
De l'esprit d'aventure, avec Patrice Franceschi et Jean-Claude Guilbert, Arthaud, 2003.
Atlas du nouvel ordre mondial, Robert Laffont, 2003.
L'Héritage occidental, avec Sophie Mousset, préface de J. Le Goff, Odile Jacob, 2002.
2000 ans de chrétientés, avec Sophie Mousset, Odile Jacob, 2000.
Les Empires nomades de la Mongolie au Danube. V^e siècle av. J.-C.-XVI^e siècle, Perrin, 1995; coll. «Tempus», 2005.
Les Bâisseurs d'histoire, Arléa, 1995.
Stratégies de la guérilla, suivi de *Voyage dans vingt ans de guérillas*, Payot, 1994.
Atlas du nucléaire, civil et militaire, avec Michel Jan, Payot, 1993.
Le Malheur kurde, Seuil, 1992.
Atlas des empires, avec Jean-Pierre Rageau, Payot, 1992.
Atlas des diasporas, avec Jean-Pierre Rageau, Odile Jacob, 1991.

(suite en fin d'ouvrage)

GÉRARD CHALIAND

LE SAVOIR
DE LA PEAU

mémoires

l'Archipel

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

ISBN 978-2-8098-4395-8

Copyright © L'Archipel, 2022.

À Juliette

En témoignage de reconnaissance à mon pays, la France, qui m'a doté des outils culturels pour témoigner avec pertinence.

Le savoir de la peau s'acquiert sur le terrain, joint à ce qui est appris par les livres et l'expérience, il aiguise l'acuité du regard, la capacité d'adaptation et l'aguet...

Tous mes remerciements à Patrice Franceschi, capitaine de La Boudeuse, qui m'a offert, sur la jonque, puis le trois-mâts goélette, en tant que matelot, puis cuisinier et écrivain du bord, trois océans et une remontée de l'Amazone.

« D'un point de vue psychologique, il y a peu de différence entre une foi traditionaliste et une foi révolutionnaire. Toute foi véritable est intransigeante, radicale, puriste; aussi le traditionaliste sincère est-il toujours un illuminé aux prises avec une société pharisienne, où les tièdes corrompent la foi. Et réciproquement: l'utopie du révolutionnaire, qui paraît représenter une rupture complète avec le passé, se règle toujours sur quelque image d'un paradis perdu, d'un âge d'or légendaire. [...]

Le sacrifice à l'utopie pure et la révolte contre une société corrompue sont donc les deux pôles qui fournissent la tension de toutes les fois militantes. »

Arthur Koestler, *Les Militants* (1950)

« Thus, as we cannot our sun

Stand still, yet we shall make him run »

(« Et puisque nous ne pouvons arrêter le soleil

Au moins le ferons-nous courir »)

Andrew Marvell (1621-1678),

« To His Coy Mistress »

« Vivre, sais-tu ce que ça veut dire? Défaire sa ceinture et chercher la bagarre. »

Nikos Kazantzakis, *Zorba le Grec* (1946)

AVANT-PROPOS

Ce livre relate, en marge de fragments biographiques, l'histoire des quatre dernières décennies (1979-2021) à travers les expériences de terrain d'un observateur-participant des conflits irréguliers qui ont caractérisé cette période. Les échecs rencontrés dans les guerres irrégulières, du Viêtnam à l'Afghanistan, ont été les signaux les plus spectaculaires du reflux de l'Occident. Celui-ci n'était pas purement militaire, mais provenait de causes et de perceptions psychologiques dues au refus de supporter des pertes d'engagés volontaires. Ainsi apparaissait une nouvelle *dimension sociale* de la stratégie où l'arrière devenait plus vulnérable que les combattants.

Il y a un peu plus de quarante ans qu'a été entrepris le grand tournant chinois. En quelques décennies, l'après-maoïsme a forgé une économie performante transformant la Chine en adversaire *global* des États-Unis, ce que l'Union soviétique ne fut jamais.

Entre-temps, le dynamisme américain et l'inertie bureaucratique croissante de l'Union soviétique provoquaient le dépérissement du communisme européen, qui donne l'illusion, à la fin du siècle dernier, d'une ère de paix sous la houlette des États-Unis. Cependant, l'appui de Washington aux tenants du djihadisme en Afghanistan, avec le concours de l'Arabie saoudite enrichie par la crise pétrolière et du Pakistan, se retourne, après la disparition de l'URSS, contre les États-Unis.

À la suite des attentats du 11 septembre 2001, les néo-conservateurs qui envisageaient de dominer le nouveau siècle voulurent « remodeler le grand Moyen-Orient » par une série d'interventions armées infructueuses, démontrant leur méconnaissance du terrain et la surestimation de leur puissance.

Nous assistons, plutôt passivement en Europe, à un processus de mutation tectonique du *statu quo* mondial dont dépend notre avenir, tandis que nous cultivons une victimisation qui nous paralyse, doublée d'une culpabilité anachronique qui profite à nos adversaires... trop heureux d'en tirer parti.

Faut-il rappeler que les quelques millénaires d'histoire écrite à travers le monde sont caractérisés par ce que Thucydide nommait la « fureur de dominer », toutes civilisations confondues, et que toutes, Occident compris, étaient dominées par l'absolutisme et se manifestaient par le carnage ? Seul l'Occident, en 1776 aux États-Unis, en 1789 en France, s'est proposé de bannir l'absolutisme et a proclamé l'égalité des droits pour tous les hommes, quels que soient ses crimes par ailleurs, qu'il consent, et lui seul, à reconnaître aujourd'hui. Le vieillissement de nos populations, joint à une longue période de paix et de relative prospérité, explique sans la justifier la mutation de notre rapport à la mort – militaire ou civile – qui nous a rendus si vulnérables et si peu décidés à faire face.

Chacun évolue dans une société particulière qui l'a formé, sans en mesurer, longtemps, l'héritage, le poids du religieux et des interdits. J'étais empreint par ailleurs, comme tout le monde, sans le savoir, de provincialisme, et j'ai été conditionné par un milieu, une époque, dans un lieu spécifique, sinon par un fugace esprit du temps.

Il m'a fallu bien des années pour cesser d'être myope, même si j'ai tôt cherché à connaître d'autres mondes à

travers la géographie des voyages et l'histoire si diverse de l'espèce meurtrière et créatrice qu'est la nôtre. Le hasard qui m'a conduit à l'École des langues et civilisations orientales a été un accident heureux, m'ouvrant un savoir sur la Chine, l'Inde et l'islam, tandis que l'époque que je traversais était marquée par des luttes armées de libération.

J'aimais l'action, l'inconnu, les découvertes tant historiques que personnelles de l'aventure, et participai en observateur de terrain et parfois en acteur aux conflits irréguliers sur trois continents. Au fil des décennies, j'ai connu de larges pans des réalités contemporaines qui m'ont dessillé sur les illusions idéologiques, avant d'écrire *Mythes révolutionnaires du tiers monde. Guérillas et socialismes*¹, qui tentait d'en dresser le bilan.

J'ai progressivement compris ce que certains, bien qu'analphabètes parfois, mais tôt confrontés aux rapports de force, paraissent avoir saisi d'instinct. Nous avons pour tant le privilège de bénéficier d'une tradition de pensée critique pouvant librement s'exprimer depuis quelques générations. Mais les idéologies, stimulantes et mobilisatrices par ailleurs, sont aussi des masques qui ne se quittent pas aisément. La lucidité doit se gagner au détriment des utopies, aussi têtues que les faits.

Depuis l'âge de dix-huit ans et jusqu'au bout de mon existence, j'ai mené ma vie librement, ce que je considère comme un luxe dépassant tous les autres : sécurité ou possession de biens. La liberté se paye et ce sont d'abord vos proches qui souffrent de la vôtre.

J'ai eu la chance de naître dans un milieu relativement favorisé et de vivre dans un pays démocratique et, par rapport à la grande majorité des autres, prospère. Personne ne peut frapper à ma porte au petit matin pour m'embarquer, arbitrairement, sans retour. Ce sont des circonstances

1. Seuil, 1975.

auxquelles on ne pense guère dans nos pays d'État de droit, mais que j'ai eu l'occasion de connaître. J'apprécie hautement le fait de n'avoir pas à subir cette sorte de despotisme. Sans doute, pour la majorité de mes compatriotes, cette considération reste-t-elle sans objet, encore qu'avec un peu de mémoire le siècle dernier n'était pas si rassurant.

J'ai participé, dans la mesure de mes moyens et de la façon qui me convenait le mieux, à l'histoire de mon temps, et ces mémoires cherchent à en témoigner. J'étais présent partout où j'ai pensé qu'il fallait l'être et je devrais ajouter que j'y ai pris plaisir, bien que ce terme ne rende pas compte du caractère tragique de ce qui a été observé ou partagé. Mais j'aime le risque, le feu de l'action, la présence au monde, non son reflet dans des images plus ou moins sélectionnées. J'aime rencontrer des classes sociales différentes, découvrir, flairer l'air du temps, rôder dans les confins...

Des années 60 du siècle dernier à aujourd'hui, soit quelque soixante années plus tard, j'ai été directement témoin et parfois acteur, sur tous les continents, dans des luttes de libération, d'abord nationales puis, par la suite, de minorités opprimées, enfin de conflits interétatiques. Entre-temps, j'ai enseigné aux États-Unis (Harvard, Berkeley, UCLA), en Grande-Bretagne (Manchester, Sussex), à Singapour (Nanyang), à Salamanque et dans d'autres lieux moins attendus: Tbilissi, Ossétie du Nord (Vladikavkaz), dans des maquis (Érythrée, Palestine, Kurdistan d'Iran, Afghanistan), et donné des conférences à Tokyo, Canberra, Sydney, Bogotá, Ryad, Tunis...

Qu'ai-je cherché au cours de ces traversées du monde? L'aventure, sans l'ombre d'un doute, l'action, le risque. L'insécurité ne me faisait pas peur. Des échanges, par-dessus tout, l'amour, l'amitié. Les femmes ont occupé dans ma vie une place centrale – le désir, le désordre amoureux, la tendresse, la passion, parfois pour de longues années, l'inoubliable, la mémoire du ventre...

« Elle »

Est-ce un hasard si la compagne de ma vie, rencontrée à l'École nationale des langues et civilisations orientales lorsque j'avais vingt-deux ans et elle pas encore dix-neuf, est juive? Ce qui m'avait d'abord attiré chez elle était sa très grande beauté. Brune aux yeux verts, un corps superbe, une démarche élégante. C'était la plus belle fille de l'école et, comme disait mon ami très cher, Bernard Mangin, étudiant dans le même établissement, une des plus belles femmes de Paris. Elle a d'ailleurs posé pour le photographe Lucien Clergue, nue au bord des vagues.

Plus tard, j'appris que, durant la guerre, avec sa mère, elle avait été incarcérée deux ans dans un camp à Gurs, non loin de la frontière espagnole. Ses parents étaient des juifs de Pologne.

Je savais ce qu'il en était d'appartenir à un peuple indésirable. Elle me conta quelques bribes de ces années-là. J'aurais voulu être présent. Cette petite fille, personne ne me l'aurait enlevée pour l'enfermer et je conçus un très fort désir de la protéger.

Très longtemps après, aidée par les questions de Luc Desmarquest, elle put écrire ce que fut Gurs pour une enfant de quatre ans. Je le comprends, il m'a fallu une trentaine d'années pour entamer la première ligne d'un récit d'une centaine de pages sur mon propre héritage historique... et près d'un quart de siècle pour le terminer.

C'est en essayant de passer en Espagne, fin 1941, afin de rejoindre son père réfugié en Argentine, que Juliette et sa mère furent contrôlées à une station d'autobus par deux gendarmes français. Elles furent conduites au camp d'internement de Gurs pour une brève vérification d'identité qui devait, de fait, durer vingt mois.

Les papiers de la mère de Juliette étaient en règle, mais elle était étrangère. L'enfant était française par sa naissance. Elle portait le nom de son père, bien que ses parents ne fussent pas mariés, et figurait cependant sur les documents de sa mère. «Avant de nous conduire à Gurs, ils se sont concertés; leur décision n'a pas été prise sur-le-champ, pour autant que je me souvienne, car j'ai le vague souvenir qu'ils ont hésité un bon moment et ont dit tout bas : "Pauvre femme".»

Gurs: un camp d'internement où, après la victoire de Franco, on enfermait beaucoup d'Espagnols qui cherchaient refuge en France. Par la suite y ont été internés des «indésirables» juifs étrangers, Allemands et Autrichiens antinazis, Hongrois antifascistes, gitans et communistes. Parmi ces indésirables il y eut, entre autres, Hannah Arendt et Walter Benjamin.

L'arrivée à Gurs, c'est de l'obscur. La nuit devait être tombée et il fallait attendre que les affaires administratives soient réglées. [...] Et puis on nous a conduites dans une baraque pleine de femmes et d'enfants en bas âge et il a fallu qu'on nous trouve un emplacement, [...] des paillasses et des oreillers en paille. Tout me paraissait sale, hideux [...]. Ma mère, qui avait dans ses bagages des serviettes de toilette, en enveloppa les oreillers par mesure d'hygiène. [...]

Je sais que j'étais ahurie, apeurée et que je me collais à ma mère. Nous étions épuisées et nous avons passé cette première nuit comme nous avons pu. Nous avons quand même dormi. Moi, du moins. Au petit matin, nous avons été réveillées de

bonne heure. [...] On nous avait distribué des écuelles ainsi que des couverts et des tasses en métal. Pour les laver, il n'y avait pas de points d'eau à l'intérieur des baraques. Nous faisons aussi notre toilette à l'extérieur ou dans une baraque spéciale, où ne coulaient que des filets d'eau froide dans des bacs toujours sales. Les W.-C. étaient des latrines à plusieurs trous côte à côte et je me rappelle encore la peur que j'avais d'y tomber. D'ailleurs ma mère me tenait sous les bras par précaution. Je n'avais que quatre ans. La présence d'autres personnes dans ces latrines en même temps que moi me perturbait beaucoup.

À notre arrivée au camp, il n'avait jamais été question de nous séparer. On a voulu nous séparer, ma mère et moi, quand les déportations ont repris vers Drancy puis Auschwitz. Avant cinq ans, on ne déportait pas du camp les enfants ni leur mère. [...]

Et puis un jour, à une heure inattendue, des gardiennes sont entrées dans la baraque, une liste à la main. [...] Toutes les femmes étaient terrorisées. J'avais dépassé les cinq ans fatidiques.

Quelques heures plus tard, des assistantes sociales sont venues pour que ma mère me confie à elles. Elles avaient fait cette démarche parce que j'étais française et qu'une enfant française ne pouvait être déportée. Ma mère leur a répondu que si nous devions partir pour un camp de travail, comme elles le prétendaient, cela ne lui faisait pas peur. Mais s'il s'agissait d'autre chose, alors il n'était pas question que nous soyons séparées. Elle criait qu'elle préférait la mort et brandissait au-dessus de ma tête la barre métallique qui servait à casser du bois, menaçant de me tuer et de se tuer ensuite plutôt que d'accepter cette séparation. Moi, je m'accrochais à sa jupe, c'était horrible et incompréhensible. Et puis des femmes de la liste ont commencé à réagir, elles aussi, je pense que les assistantes sociales ont craint une émeute. Finalement elles sont parties en pleurant. Ma mère avait tellement peur

qu'on m'enlève de force qu'elle ne m'a pas laissée m'éloigner d'elle un instant. Nous avons passé la nuit assises sur notre baluchon, effondrées... Le lendemain matin, nous n'étions plus sur la liste... [...]

Comment décrire la peur – celle de s'éloigner, celle des interdits, celle de «mal» faire, celle de perdre ma mère de vue ou encore celle des gendarmes quand ils venaient visiter le camp? La peur du sale, du noir, des rats qui passaient sur nos corps quand nous dormions. Et surtout de me retrouver toute seule, sachant seulement que jamais, si ma mère disparaissait, je ne pourrais retrouver mon père dont je rêvais tant. Heureusement que les enfants savent de temps à autre sortir du malheur absolu, pourvu qu'ils soient avec un proche qui les aime! [...]

Je me dis parfois que le camp m'a inculqué une très grande faiblesse qui ne s'est pas révélée sur-le-champ: la peur de l'abandon, de la rupture, du rejet... J'ai découvert que l'enfermement t'enferme pour toujours¹. [...]

Adolescente, elle a été jusqu'au lendemain de 1956 membre du Parti communiste. Puis, activement, du côté des Algériens luttant pour leur indépendance.

Nous avons beaucoup voyagé ensemble et beaucoup appris sur les sociétés autres, les rapports sociaux, les interdits, les façons de se comporter, les identités religieuses et/ou ethniques. Nous avons longuement séjourné en Turquie, en Iran, au Pakistan, en Inde, en stop, avec des séjours longs et souvent difficiles lors desquels elle ne se plaignait jamais. La misère et l'extrême violence entre les castes de l'Inde de ces années-là nous ont marqués. Nous faisons connaissance avec le monde. La misère nous a aidés à en finir avec l'exotisme des voyageurs occidentaux.

1. Juliette Minces, *De Gurs à Kaboul* © Éditions de l'Aube, 2015.

En Algérie, en 1963-1964, elle a rendu compte avec lucidité des dysfonctionnements de l'autogestion, les ayant constatés sur le terrain dans les campagnes comme à la ville pour *Révolution africaine*, tout en donnant voix aux travailleurs.

Nous avons appris à mieux mesurer l'écart entre les déclarations, les programmes et les réalités sociales. Nous avons fait nos classes ensemble.

Puis elle a rencontré Simone de Beauvoir qui fit publier dans *Les Temps modernes* son enquête sur les ouvriers du charbonnage et les ouvriers du textile du Nord et du Pas-de-Calais.

L'une des toutes premières à publier une série d'enquêtes sur les travailleurs immigrés¹, elle avait l'avantage de connaître leur pays et leur culture d'origine. Contrairement à l'esprit du temps, elle a mis en garde contre le communautarisme et le multiculturalisme². Familière d'une douzaine d'entre elles, elle fut une pionnière en ce qui concerne la condition des femmes en pays musulman. Son livre *Le Coran et les femmes*³ a été salué par Maxime Rodinson. Elle a été active auprès des mouvements féministes, notamment en soutenant les femmes algériennes et à l'association Negar en faveur des femmes afghanes. Entre-temps, elle a activement coopéré à la cause de la reconnaissance du génocide des Arméniens et aux droits des Kurdes sur le plan culturel comme pour l'autonomie.

Il a fallu beaucoup de temps, d'intelligence, d'aide psychologique et de courage pour devenir ce qu'elle est devenue. Si forte et si fragile. Avec, marqué profond, le

1. *Les Travailleurs étrangers en France*, Seuil, 1973.

2. *La Génération suivante. Les enfants de l'immigration*, Flammarion, 1986. Livre prémonitoire.

3. Pluriel, 1996.

manque de son père qui s'occupait d'elle très tendrement et dut brutalement partir vers l'Argentine parce qu'expulsé de France. À cette blessure-là, dont on mesure plus tard le poids d'abandon, se sont ajoutés vingt mois de camp de concentration, alors qu'elle n'avait que quatre ans et demi.

Quelles que soient les circonstances, elle conserve une élégance dans le maintien comme dans l'allure. Elle peut aisément être agressive, mais jamais injuste.

Je l'ai, au fil du temps, rendue heureuse et malheureuse, mais ne l'ai jamais abandonnée. Je suis loin, à son égard, d'être sans reproche. J'ai été beaucoup absent tandis qu'elle élevait, non sans mal, notre fils jusqu'à l'adolescence. On ne mène pas sa vie selon son gré sans causer des dégâts que payent ceux qui vous aiment. J'ai aimé d'autres femmes... Elle en a beaucoup souffert. Je n'ai pas, à certains moments, été là quand il l'aurait fallu. Cependant j'ai toujours été présent pour assurer sa sécurité et, avec le temps, plus tendrement attentif.

Elle a été et reste la compagne de ma vie. Je lui dois beaucoup.

*

J'ai aimé et j'aime le savoir. L'histoire de notre espèce singulière.

J'ai cherché à devenir l'un des héritiers de la saga des mondes qui sont nôtres, décryptés depuis peu de temps. Tout ce que je sais sur l'histoire du Proche-Orient ancien, de la Chine, de l'Inde, de l'islam était partiellement ignoré il y a seulement deux siècles ou pas encore traduit.

Dans les grandes lignes, je connais l'histoire de la Chine, de sa pensée, sa culture, son rayonnement sur la Corée, le Japon, le Viêtnam. Sa peinture comme suspendue entre le plein et le vide de l'instant saisi ; ses livres majeurs, récits truculents d'aventures picaresques ou amoureuses.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.lisez.com/larchipel/45

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



[@editions_archipel](https://www.instagram.com/editions_archipel)

Achévé de composer
par Atlant'Communication